

12^E HEURE

(= CHEZ LES ROMAINS : "DERNIÈRE HEURE")

(INFORMATIONS ET DERNIÈRES NOUVELLES SUR LES PÉPLUMS)

ÉDITORIAL

Un nouveau pas est franchi.



Depuis longtemps, nous y songions. Une ou deux démarches préparatoires avaient été faites. Mais Chronos et Prométhée nous trahissaient : le manque de temps et de compétence freinaient notre projet.

Enfin, vous trouverez **la 12e Heure** en ligne, grâce à l'amabilité et au savoir-faire de notre ami Félix Tüscher, qui a accepté non seulement de nous accueillir sur le site du **Dossier des Latinistes**, mais qui a ajusté notre journal aux besoins du «ret(e)» («net» dans la langue des Bretons)... et de quelle manière ; nouvelle mise en page avec une meilleure lisibilité, excellente qualité d'images, liens, questionnaires interactifs avec autocorrection... un produit au top de nos espérances et des exigences du surfeur contemporain.

Concrètement, pour y accéder, allez dans le **Dossier des Latinistes** (www.latinistes.ch); dans le sommaire, à gauche de la page, choisissez « 11. Le péplum, roi du 7e art »; descendez au bas de cette page et cliquez sur le numéro de **la 12e Heure** que vous voulez lire (par exemple « 12e HEURE, n° XXIII : septembre MMVIII »).



Quand vous êtes au bas d'une page, pour aller plus loin, sélectionnez « [Page suivante] ». Nous pouvez ainsi naviguer dans nos numéros.

Le projet – mais c'est un travail considérable pour Félix, que je ne saurais trop remercier ici de son dévouement – est de mettre en ligne quelques anciens numéros, ainsi que, au fur et à mesure, les prochains.

Néanmoins, pour des raisons bien compréhensibles, il restera quelques jours ou semaines de décalage entre la version originelle et la version en ligne.

Pour le cercle restreint des lecteurs amis et connaissances qui reçoivent notre journal en pièce jointe de courriers électroniques, je continuerai, sauf demande contraire, à envoyer le journal comme maintenant, étant donné qu'il peut contenir des informations destinées aux personnes connues de la rédaction, mais qu'il n'est pas opportun de diffuser par le réseau. Néanmoins, si vous êtes dans ces destinataires, vous pouvez aussi demander par mail à notre adresse :

- *de ne plus le recevoir en pièce jointe, mais d'être informé quand un nouveau numéro est mis en ligne;*
- *d'être complètement supprimé de la liste des destinataires;*
- *que nous envoyions le journal (ou son avis de mise en ligne) à une ou des personnes intéressées parmi vos connaissances.*



*« Charon, le nocher des Enfers », « La contemplation de Narcisse » et « Orfea, la nymphe musicienne »
(photos «XII^e horæ editiones»)*

P.S. Les photos de nos éditoriaux sont des épreuves faites avant ou entre les tournages : ainsi par exemple, il est bon de préciser qu'Orfea ne porte pas de montre ni de lunettes dans le film !

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	1
Novem-péplum	5
Ben Hur	6
Cecil B. DeMille	7
Alieno calamo	8
Dossier : La Belle Hélène	11
Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire	25
Nouvelles acquisitions	30
Brèves	39



Cassandra (ci-dessus) et une scène de taverne (ci-dessous) dans **Le Roi Scorpion**



« NOVEM-PÉPLUM »

« LE PÉPLUM EN 9 CASES »

Testez vos connaissances !

Dans la grille, **toutes les réponses commencent par la lettre «O»**.

1. Ce grand musicien descendit aux enfers chercher sa femme décédée
2. Nom du grand voyage-retour d'Ulysse
3. Il a passé plusieurs millénaires dans les glaces italiennes
4. Il vainquit Marc-Antoine et Cléopâtre
5. Cette matière précieuse a fait le titre de plusieurs péplums
6. Remporter une victoire en ce lieu était source de gloire
7. Il tua son père et épousa sa mère
8. Celui de Delphes était universellement connu
9. Première épouse de Néron, elle fit l'objet d'un drame lyrique de Scarlatti

1	2	3
4	5	6
7	8	9

Combien avez-vous rempli de lignes, de colonnes ou de diagonales entièrement justes (maximum 8 [3 lignes - 3 colonnes - 2 diagonales]) ? (réponses en dernière page)

IDÉES DE TRAVAUX DE MATURITÉ

Ben Hur



Qui ne connaît pas Ben Hur, le « best-sellerissime » ?

Sans compter son adaptation théâtrale jouée pendant plus de vingt ans au théâtre de Broadway et qui n'est plus accessible pour nous, l'histoire est apparue comme roman sous la plume du général Lewis Wallace (1880), puis fut illustrée notamment en 1925 par Fred Niblo dans le cinéma muet, en 1959 par William Wyler dans le film parlant qui a reçu le plus d'oscars de l'histoire du cinéma, en 2003 par Bill Kowalchuk en dessin animé, en 2006 par Robert Hossein dans un gigantesque spectacle musical au

Stade de France (visible en DVD), dès 2008 par Jean-Yves Mitton dans une série de BD... et nous ne mentionnerons pas le fait qu'un remake cinématographique est en préparation avec des moyens du cinéma contemporain.



Notre but principal : comprendre dans un cas réel les spécificités de chacun de ces modes d'expression; ou encore analyser comment chaque écrivain/réalisateur/ metteur en scène/ dessinateur apprête le roman originel.

Mais, si vous préférez (et c'est peut-être plus facile), vous pourrez aussi limiter votre sujet sur Ben Hur dans ces divers arts, en traitant par exemple un de ces sujets :

- le personnage de Ben Hur ;
- un ou plusieurs autres personnages de l'histoire;
- un ou plusieurs épisodes de l'histoire (arrestation de Ben Hur, bataille navale, course de chars...);
- la civilisation romaine telle que présentée;
- le choc des civilisations et de leurs valeurs respectives (judaïsme et romanité);
- les sentiments (haine, vengeance, amour, orgueil...);
- le reflet d'épisodes bibliques (Nativité, charité de Jésus, Crucifixion)...

Scènes de Ben Hur dans le spectacle au Stade de France et dans le dessin animé de Bill Kowalchuk

IDÉES DE TRAVAUX DE MATURITÉ

Cecil B. DeMille

C'est un tout grand du cinéma, un tout grand du péplum !

Le réalisateur Cecil Blount DeMille (1881-1959) a marqué le film antique, en réalisant, entre autres, des œuvres majeures telles **Les Dix Commandements** (1923), **Le Roi des Rois** (1927), **Le Signe de la Croix** (1932), **Cléopâtre** (1934), **Samson et Dalila** (1949) et **Les Dix Commandements** (deuxième version, 1956).

Franchissant toutes les étapes majeures de l'évolution du cinéma, il passera avec la même aisance du muet au parlant et du noir-blanc à la couleur, il développera un art somptueux, dans lequel (fait rare en son temps) la sensualité raffinée côtoiera le sadisme recherché.



Moïse bébé confié par sa mère et sa sœur aux eaux du Nil dans **Les Dix Commandements**(deuxième version)

Nos buts :

- étudier dans ses quelques films antiques quelques aspects de son œuvre;
- à l'exception du **Signe de la Croix** , tous les autres films mentionnés ci-dessus ont fait l'objet d'un ou plusieurs remakes par d'autres réalisateurs; on pourrait donc aussi comparer (ressemblances, différences, raisons des choix...) un péplum de DeMille et le remake qui en a été tiré.

P.S. Il y a d'autres régisseurs qui ont réalisés plusieurs films antiques, et on pourrait faire une semblable étude pour l'un d'entre eux.



Les chars égyptiens dans **Salomon et la Reine de Saba** de King Vidor

Nouveauté

En attendant l'appel «urbi et orbi (et lectoribus)» qui sera lancé dans l'édito de notre numéro 26 (avril 2009) pour solliciter votre collaboration et multiplier les bénévoles qui voudront bien mettre leur souris occasionnellement ou régulièrement à disposition de nos colonnes, nous lançons une nouvelle rubrique : pour que les textes que vous lisez dans notre «feuille de chou» n'émanent pas tous de la même plume

(ou, pour être plus honnête, de la même «souris»), nous vous retranscrivons dans chaque numéro quelques lignes d'un spécialiste du cinéma qui a consacré sa verve au film antique.



Gina Lollobrigida et Yul Brynner dans **Salomon et la Reine de Saba** de King Vidor

Nous venons d'utiliser l'expression ... «textes... de la même plume». Au risque de paraître professoral, voire pédant, nous voudrions quand même signaler que ce n'est

que dans une romanité très tardive qu'on a commencé, pour écrire, à utiliser des plumes d'oiseaux qu'on taillait en biseau (les plumes, pas les oiseaux) et qu'on trempait dans de l'encre pour pouvoir tracer des caractères sur des parchemins ou des papyrus. Précédemment, on utilisait des roseaux (calami) pour le même usage (le terme «khalam» qui désigne en arabe le stylo, nous semble venir de la même étymologie). Ainsi donc, nous vous offrirons dans cette rubrique chaque fois un texte écrit «par le roseau d'un autre», «alieno calamo» en latin.



Le jugement de Salomon dans **Salomon et la Reine de Saba** de King Vidor

Aujourd'hui, nous transcrivons une analyse du grand spécialiste du péplum qu'est le professeur Claude Aziza, tirée de son article : **L'Ancien Testament : un millier de films ! Les westerns du ciel**, dans **CinémAction**, no 49, **Le film religieux** (1988), p. 21.

*« À partir du schéma traditionnel du film biblique, à savoir qu'il y a eu faute et que le monde est devenu mauvais, le discours de la voix off permet de renvoyer à une époque moins lointaine que le temps des Juges, par exemple lorsqu'il s'agit de **Samson et Dalila**. Il est clair, nous sommes en 1949, que le cinéaste [Cecil B. DeMille] fait allusion à la Seconde Guerre mondiale et aux nazis. Allusion voilée qui sera d'ailleurs explicitée dans un autre Samson (celui de Francisci) où les uniformes noirs des Philistins rappellent de*

fâcheux souvenirs. Mais le propos de Cecil B. De Mille est encore plus subtil qu'il ne le semble. Si les Philistins renvoient aux nazis, ils renvoient aussi, par le biais du personnage du Saran, incarné par le distingué George Sanders, à la puissance coloniale anglaise qui vient, en 1948, de quitter la Palestine pour laisser la place à l'État d'Israël. On retrouvera dès lors, dans la décennie qui suivra, un reflet du conflit israélo-arabe. Ces chars égyptiens vaincus par le Verbe divin, c'est déjà, en 1956, une allusion aux victoires juives. Mais la chose est plus claire dans le **Salomon et la reine de Saba** de King Vidor, tourné en 1959, trois ans après le conflit de 1956. Évoquant, contre toute évidence historique, une guerre avec l'Égypte sous Salomon (en fait, ce dernier avait épousé la fille d'un pharaon !), le metteur en scène, assez curieusement, dote les Hébreux de chars attelés à la moderne, et les Égyptiens de chars attelés à l'antique (les chevaux étouffés par le licou vont moins vite), mais en accord avec les nécessités du moment. Les autorités égyptiennes ne s'y sont pas trompées qui ont interdit la projection, en 1955, de **La terre des pharaons** de Hawks dont pourtant les allusions aux Hébreux passaient par un opaque filtre narratif. [...] Le cinéma conforte donc, du moins jusque dans les années soixante pour l'Ancien Testament, le nationalisme. Il peut se faire plus critique, au fur et à mesure, peut-être, que l'image de marque d'Israël se modifie dans l'opinion internationale. »



Chantier pharaonique dans **la Terre des Pharaons** d'Howard Hawks

LA BELLE HÉLÈNE – LA BELLE HÉLÈNE – LA BELLE HÉLÈNE – LA



Les préliminaires

Dans notre numéro 23, nous annonçons que **La Belle Hélène** de Jacques Offenbach serait jouée à Lausanne à fin décembre 2008.

Pour nous en faire une idée, outre les sources écrites, nous avons un DVD commercial (celui qui est en vente sur la majorité des sites internet qui en parlent) : une version catastrophique, filmée à

Zurich en 1997, avec des chanteurs et acteurs germanophones ou slavophones (Vesselina Kasarova, qui interprète le rôle-titre, est bulgare), et qui ont, malgré (ou à cause de) leur évidente bonne volonté, beaucoup de peine à jouer dans une opérette du plus pur goût parisien : avoir un Calchas qui parle comme un Prussien et un Agamemnon tout tout droit sorti d'une taverne bavaroise donne peu de charme à cette œuvre normalement légère et vive. Et puis, pour ne pas assommer complètement le spectateur, on a énergiquement travaillé du sécateur pour élaguer le texte, trop difficile à interpréter pour la distribution. En outre, la diction est tellement défailante dans les parties chantées qu'on voudrait bénéficier de sous-titres. : il y en a, certes, mais en anglais et en allemand uniquement !

De plus, Vesselina Kasarova, malgré ses 32 ans, a bien de la peine à évoquer la plus belle femme du monde, et



la mise en scène manque du clinquant que l'on peut attendre de ce genre de

spectacle: on n'y trouve notamment pas de danses, qui sont l'un des piments des créations du compositeur français d'origine allemande. Tout le reste, gestique, décors, costumes et à l'avenant.

Le spectacle à Lausanne

Quant à nous, nous avons eu la chance d'aller à la première d'une nouvelle mise en scène, en présence de la TSR (Télévision Suisse Romande), avec de nombreux caméras,



techniciens, dollies, moniteurs, câblages, camions de technique... et tout le bataclan.

Le spectacle le méritait : une féerie de danses, de costumes, d'éclairages, de couleurs; un casting splendide, des acteurs étincelants, des voix remarquables, et une mise en scène de Jérôme Savary époustouflante. Inutile de dire que le public était aux anges (ne lésinons pas sur les termes, même si l'on peine à trouver des anges dans la mythologie grecque).

Nous avons eu le plaisir de retrouver le spectacle cinq jours plus tard sur notre petit écran : tant les techniciens de la télévision sont rapides à réaliser des miracles, à la grande satisfaction de Thalie, Euterpe et Terpsichore, qui s'allient pour être les muses de l'opérette.



L'opérette

Au risque de faire bondir les puristes, et pour ceux de nos lecteurs qui ignorent ce qu'est une opérette, disons sommairement qu'il s'agit d'un spectacle «métissé», qui



mêle comédie et opéra léger. On peut ajouter qu'il inclut volontiers des danses; on le joue souvent en costumes d'époque (l'époque où il y été composé ou l'époque où il est censé se passer), qu'il est plein d'entrain et qu'il lui arrive de faire office de «revue». C'est un spectacle total, somptueux, souvent dispendieux, qui fait intervenir un grand nombre d'artistes et de techniciens.

Jacques Offenbach (1819-1880), le grand maître de l'opérette, a fait la joie de la société parisienne sous le Second Empire, période de gaieté et d'insouciance où l'on fredonnait dans les salons de la capitale les couplets du dernier opéra-bouffe à la mode: c'étaient les «tubes» de l'époque, et il était de mauvais ton de ne pas connaître la dernière création du grand Jacques. Parmi la centaine d'œuvres qu'il a composées, plusieurs sont devenues des classiques du genre, que l'on joue volontiers pour les fêtes de fin d'année : si l'Opéra de Lausanne a offert à ses fidèles spectateurs **La Belle Hélène** à fin décembre 2008, le Grand-Théâtre de Genève présentait dans le même temps **La Chauve Souris** et le Théâtre de Vevey **Le Roi Carotte**.

Dans l'article que Wikipédia consacre à Offenbach, une part très significative concerne le sujet qui nous intéresse, et nous ne voudrions pas vous priver du plaisir de lire ces lignes savoureuses :

« Les ouvrages scéniques d'Offenbach reflètent la joie de vivre et l'insouciance du Second Empire. Sous le couvert de l'humour, ils n'en véhiculent pas moins [...] des propos souvent immoralistes (apologie du ménage à trois dans **La Belle Hélène** (1864), du cocufiage réciproque dans **Orphée aux Enfers**) :



Pâris :

Quand on est deux,
l'hymen est une chaîne
Dont il est malaisé de
supporter le poids ;
Mais on la sent peser à
peine,
Quand on est trois.

Hélène :

Ah ! Délicieux ! Délicieux !

Offenbach, grâce aux livrets de Meilhac et Halévy, utilise de manière dérisoire la mythologie grecque, faisant des dieux et des héros des êtres superficiels, idiots ou débauchés, reflets à peine voilés de la haute société et de ses mœurs légères :

Hélène :

Et quand je traverserai la foule, du haut de mon char, j'entendrai, comme tout à l'heure, une voix qui sortira des rangs du peuple et qui dira : « ce n'est pas une reine, c'est une cocotte !... »

Et la très suggestive danse d'**Agamemnon** (Acte III, scène 5) :

Allons, çà, dépêchez... ça presse...
Regardez l'état de la Grèce.
C'est une immense bacchanale,
Et Vénus, Vénus Astarté
Anime la ronde infernale...
Tout est plaisir et volupté !
Vertu, devoir, honneur, morale,
Par le flot tout est emporté !...

Le détournement de l'Antiquité lui permet ainsi de faire de violentes critiques de l'hypocrisie, du décorum (« Tout pour le décorum ! », mot d'ordre de Jupiter) et de la bêtise de l'époque :

Rois et peuple de la Grèce, il ne s'agit pas aujourd'hui, comme dans nos luttes habituelles, de lancer le disque d'une main sûre, ou de diriger un char dans la carrière. Cette journée est spécialement consacrée aux choses de l'intelligence... Des hommes forts, nous en avons : le bouillant Achille est fort, les deux Ajax sont forts. Et moi-même... Ce que nous n'avons pas, ce sont des gens d'esprit.

C'est sans doute parce que les opéras-bouffes d'Offenbach font rire des travers humains, qui ne sont pas seulement propres à cette époque, que certaines de ses œuvres ont conservé cette même force comique de nos jours.

Mais son œuvre contient également des morceaux lyriques d'une rare perfection, d'autant plus étonnants qu'ils se placent souvent au milieu de bouffonneries. Ces passages évoquent souvent avec une grande tendresse ou avec malice l'amour éprouvé par ses héroïnes, souvent de charmantes « cocottes », jouets de la fatalité, comme la blonde Hélène [...] :

Hélène :

Là, vrai, je ne suis pas coupable...

Et, ma foi, je n'y comprends rien,

Rien, car il était adorable,

Roi des rois, ce prince troyen !

De Vénus il était l'élève,

Et cependant j'ai résisté...

(La Belle Hélène) »

(fr.wikipedia.org/wiki/Offenbach)



L'histoire de La Belle Hélène

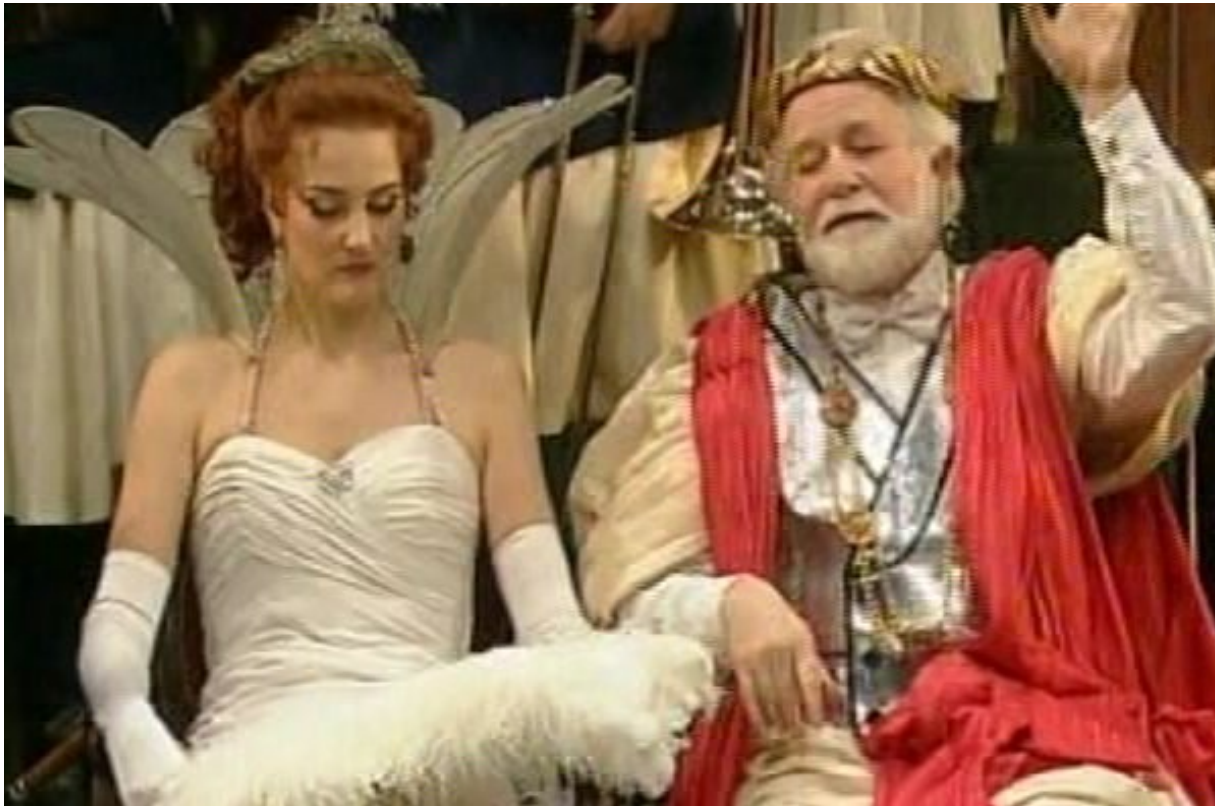
On l'aura compris,

l'histoire est mythologique : à Sparte, dont Hélène est la reine et Ménélas le souverain, on a appris que le fils du roi de Troie, le berger Pâris, a dû faire office de jury dans un concours de beauté entre Héra, Athéna et Aphrodite : comme cette dernière lui avait promis l'amour de la plus belle femme du monde, c'est à elle qu'il a attribué le trophée, une pomme d'or. Or la plus belle femme est justement notre Hélène, elle est mariée et fidèle... malheureusement (enfin, ça dépend pour qui). Si bien que Calchas, le grand augure de Jupiter, lui demande de faire un effort pour que la promesse d'Aphrodite se réalise.



Sur ces entrefaites arrive un berger (Pâris bien sûr, mais personne ne le sait... sauf tous les spectateurs). Il plaira d'emblée à la reine (Marie-Antoinette aimait aussi aller s'amuser avec ses

bergers au Petit Trianon dans les jardins de Versailles). Lorsqu'il y aura le concours d'intelligence entre les rois de la Grèce (gros muscles, petits cerveaux), c'est naturellement notre beau berger qui remporte incognito toutes les épreuves.



Pendant une absence de Ménélas, Pâris vient nuitamment visiter la reine dans sa chambre à coucher : et ce sera la scène d'amour tant attendue (tandis qu'Hélène croit – ou feint de croire – qu'elle rêve). L'arrivée intempestive du mari va interrompre ce doux moment... Pâris est chassé de Sparte.

Mais Aphrodite est vexée de ne pas avoir pu tenir sa promesse et fait tomber toutes les femmes de la Grèce dans le stupre et la fornication. Profitant de la situation, le prince troyen va revenir déguisé en grand augure de la déesse de l'amour et obtenir, pour sauver la Grèce, de pouvoir



emmener la reine à l'île des amoureux, Cythère (dans les faits de partir à deux à trois, pardon à Troie).

Ainsi se finit l'histoire de l'opérette : le siège de la ville ne se prête pas à la tonalité d'un opéra-bouffe.

L'humour de La Belle Hélène

Le comique repose sur toute une série de ressorts. Nous ne donnerons que quelques exemples de ce fourmillement de traits d'humour.



Casting

En choisissant comme époux de la reine un Ménélas vieux, nerveux et maigrichon, Jérôme Savary crée une puissante antithèse avec un Pâris jeune, splendide, resplendissant, sûr de lui. On mentionnera aussi les rois grotesques de la Grèce, avec le gigantesque Ajax de l'Illiade représenté par un nabot prétentieux et Achille par un gringalet gesticulant.

Caractères

Le grand augure Calchas se prétend le représentant de Jupiter sur terre : mais il est un coureur de jupons (même si les jupons n'appartenaient pas encore à la garde-robres des belles Hellènes) et adore les petites servantes ou joueuses de flûte. Et il ne supporte pas l'idée qu'on mande et consulte un autre augure.





De même, une bonne partie des personnages sont des caricatures, qui culminent dans *Ménélas*, le mari cocu et naïf (même si, dans l'opérette, c'est Pâris qu'Hélène qualifie de «berger naïf», terme que l'intéressé fera sien).

Situations

De même, *Ménélas* ne sera pas comique uniquement par le personnage qu'il incarne, mais aussi par les situations dans lesquelles il se met : ainsi, s'approchant nuitamment du lit de son épouse, il prend et caresse une main en constatant que :



« Tiens, elle a du poil sur le bras ! », ledit bras appartenant bien sûr à Pâris, puisque les bras d'Hélène, eux, sont occupés à embrasser son amant. Et plus tard, lorsque le prince troyen revient déguisé en augure d'Aphrodite pour enlever Hélène, c'est le mari cocu qui incite vivement sa femme à partir avec

l'inconnu pour sauver la vertu des femmes grecques !

Parodie musicale

Voilà un domaine qui échappe à une majorité d'entre nous par manque de culture musicale de l'époque, mais les spectateurs du Second Empire étaient tout à fait aptes à décrypter ces allusions. Nous aurons par exemple de la peine à reconnaître « de nos jours, dans le divin «trio patriotique» du III^e acte («Lorsque la Grèce est un champ de carnage») avec son «Tu t'fous pas mal de ton pays», la parodie du trio du II^e acte de **Guillaume Tell** («Quand l'Helvétie est un champ de supplices»), l'inénarrable «j'expire» compris, l'ultime chef-d'œuvre de Rossini ayant pratiquement disparu du répertoire ? » (Piotr Kaminski, *Mille et un Opéras*).

Après que Pâris a accordé à Aphrodite la pomme d'or, récompense du concours de la plus belle déesse, le public suisse comprendra plus facilement que l'antienne répétée



des dizaines de fois à propos de lui : « L'homme à la pomme ! L'homme à la pomme ! » fait allusion à l'opéra sur notre héros national, qui, d'une flèche rageuse et bien

dirigée, a transpercé la reinette du Canada que le méchant bailli Gessler avait posée sur la tête de son fils (le fils de Guillaume, bien sûr, puisque Tell père, Tell fils).

Jeux de mots

Mais ce qui fait surtout le sel de cette opérette, ce sont les innombrables jeux de mots, qu'ils jouent sur les noms des personnages [1], les homonymies [2] ou les anachronismes [3], plaisanteries dues majoritairement aux scénaristes d'Offenbach et parfois à la mise en scène contemporaine. En voici un petit florilège :

- à bien des reprises, Hélène justifie sa future infidélité en parlant de «fatalité», terme que reprendront au reste Oreste (excusez-nous, celui-là [1], nous ne l'avons pas inventé : il est dans l'opérette) et Calchas. Bien sûr, les spectateurs, qui savent vers

quelle bacchanale et quelle coucherie on se dirige, comprennent tous, au lieu de la «fatalité», la«fête alitée» [2];

- quand paraît Pâris paré (celui-là est de nous) d'une tenue de berger, quelqu'un s'écrie : « Oh ! le bel Hellène ! » [2], avant même de découvrir que c'est un beau Troyen;



- Calchas communique de (très, très) près avec les mignonnes copines argiennes d'Oreste, Parthoénis et Lécœna (prononcez « Héléna ») et leur dit qu'il doit faire un sacrifice. Parthoénis : « Un sacrifice, aujourd'hui ! »; Lécœna : « À quelle occase ? »; Calchas : « Vous parlez Argos ? » [2]; Lécœna : « Oh, quand ça me vient »;



- les rois de la Grèce se présentent : après Agamemnon, le roi des rois, arrive le tour de Ménélas, «les poux de la reine», pardon ? «l'époux de la reine» [2], tandis que ledit mari se gratte énergiquement son cuir (plus très) chevelu avec son parapluie;
- au moment où Héléne, inquiète, déclare : « J'entendrai une voix qui dira «C'est pas une

reine, c'est une cocotte ! », Calchas reprend : « Une cocotte ! » puis, après une seconde de réflexion : « Minute ! » [2];



- Pâris, annonçant à Calchas l'arrivée imminente de la colombe envoyée par Aphrodite, montre le ciel en disant : « Là-bas, dans l'azur, ce petit point noir qui grossit, qui grossit, qui grossit... », mais l'augure l'interrompt abruptement: « C'est le M2 » [3]. Pour nos lecteurs non Vaudois, précisons que le M2 est le nom du métro high-tech mis en service un

mois auparavant à Lausanne et passant à cinquante mètres de la salle où se donnait le spectacle;



- lors d'un concours d'intelligence destiné aux rois grecs, on propose une charade; le «tout» à deviner est «locomotive» [3]; c'est que l'on venait d'inaugurer en 1864 une ligne de train dont le terminus était Paris (capitale de la France); ce qui explique que, quand on demande à la fin du concours son identité au berger vainqueur et qu'il déclare : « Je suis le fils du roi Priam,

Pâris », Agamemnon crie « Pâris, tout le monde descend » [2] et [3]... et tous les rois grecs descendent de l'estrade sur laquelle ils étaient assis;



- l'homonymie est la même lorsque le prince troyen est expulsé de Sparte et s'écrie : « À Pâris, on n'a jamais dit «File, file, file»»;
- dans la chambre à coucher d'Hélène, le bel étranger lui

explique que la troisième méthode pour s'emparer du cœur d'une femme est la ruse. Mais voilà qu'on entend arriver Calchas; Pâris met alors dans les bras de sa belle une peluche et se cache; survient l'augure qui constate que le prince a posé un lapin à la reine [2];



- puis, au cours de la conversation entre l'épouse de Ménélas et le prêtre, arrivent des petites danseuses déguisées en canard. Calchas prend alors à l'une d'elle le panier dans lequel elle transporte de quoi faire une omelette et lui déclare gentiment : « T'as de beaux œufs, tu sais ! » [2];

- voyant les catastrophes auxquelles mènent les infidélités d'Hélène et les réactions outragées du mari, Agamemnon déclare à Ménélas : « Voyez où elle vous mène, hélas ! » [1];

- puis une dispute oppose Pâris, déguisé en prêtre d'Aphrodite, et Calchas, le vrai augure de Jupiter, qui s'indigne d'une parole de son rival. Alors le prince troyen : « C'est la règle. » - « Quelle règle ? » - « La règle de Troie. » [1];



- quand enfin Hélène part avec son amant pour l'île des amoureux, Cythère, Calchas grommelle: « Je connais la reine : elle est bien trop bavarde pour s'y taire » [1].



Ce petit best of permet de comprendre que l'opérette d'Offenbach tenait lieu non seulement de revue de fin d'année, de spectacle musical classique et de variétés, de festival de danse, de féerie pour les yeux par des décors et des costumes somptueux, mais remplaçait aussi les spectacles d'humoristes... ou plutôt les anticipait, comme le berger Pâris, qui se vante d'avoir anticipé de 3000 ans l'invention des chemins de fer en ayant donné la réponse correcte à la

charade : « Locomotive ». Peut-être cet humour lui évitait-il en fin de spectacle... les sifflets.

Illustrations :

- la belle Hélène
- manif anti-amour
- « Va-t-en ! Va-t-en ! »
- Hélène et son lapin
- « Va-t-en ! Va-t-en ! »
- « Ce n'est qu'un rêve »
- « Ce n'est qu'un rêve »
- ballet
- Hélène et Agamemnon
- Hélène parle à maman (Léda) et papa (Jupiter, métamorphosé en cygne)
- le beau berger Pâris
- Calchas et Bacchis
- Hélène et Bacchis
- le nabot Ménélas embrasse la main « poilue » d'«Hélène»
- « L'homme à la pomme »
- « Vous parlez Argos ? »
- « les poux de la reine »
- la colombe, messagère d'Aphrodite
- Calchas, Ménélas, Achille, Oreste, Agamemnon, Ajax 2 et Parthoénis
- le digne couple royal
- le berger troyen
- le départ pour Cythère
- Calchas
- la manif
- final



Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire (2008)

Parlons de cette série documentaire américaine en 13 épisodes (560 minutes), diffusée à fin 2008 par la chaîne **Planète**, et qui développe bien plus les invasions barbares que la grandeur de l'empire romain, ce colosse aux pieds d'argile, en illustrant le propos par des scènes tournées en Lituanie et qui jouent excessivement sur le flou.

Série éminemment intéressante, car elle a été réalisée pour un public-cible bien précis et avec une thèse sous-jacente : on peut par conséquent la voir avec deux regards fondamentalement différents.



Le camp de Crassus dans la guerre contre Spartacus, dans **Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire**

D'abord le regard de l'europpéen connaisseur, qui s'irrite à tout bout de champ des raccourcis, des imprécisions et des erreurs, sans qu'on sache toujours si elles sont dues à la production d'origine, à la traduction en français ou à l'impéritie du lecteur. Quelques exemples parmi une multitude d'autres :

1. les barbares (peuples du nord extérieurs à l'empire romain) sont toujours affublés de qualificatifs tels «sanguinaires», «féroces», «cruels»; ils ne pensent qu'à faire des incursions en terre civilisée pour y piller, v(i)oler, brûler, détruire; faire des prisonniers, tandis que les bons Romains, eux, franchissent occasionnellement leurs

frontières pour y «pacifier» ces êtres incontrôlables et leur apporter les bienfaits du «roman way of life»;

2. les consuls sont qualifiés de «fonctionnaires» : sans doute Barack Obama et Nicolas Sarkozy apprécieraient-ils d'être affublés de ce vocable;



Julia, fille de Jules César et épouse de Pompée, dans **Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire**

3. les notions de géographie sont pour le moins imprécises : Jules César a conquis une grande partie de l'Europe du nord (!), Aquilée est placée en Italie (à 100 km. de la future Venise, elle était en Gaule), la Bretagne est qualifiée anachroniquement de Grande Bretagne et ses habitants de Britanniques au lieu de Bretons;
4. Pompée est assassiné par des brigands (en fait des sicaires envoyés par la cour égyptienne);
5. Spartacus et ses dizaines de milliers d'esclaves fugitifs sont censés attendre la flotte des pirates au bord de la Méditerranée près du détroit de Sicile; en fait, on les voit dans une forêt au bord d'une petite rivière lituanienne, et cette illustration discréditée prête à sourire.

Puis le regard du téléspectateur américain, moins versé dans la connaissance de l'antiquité latine et auquel on veut faire comprendre que l'empire américain est exposé aux mêmes risques que l'empire romain, que des masses de barbares sanguinaires le menacent, qu'il faut aller les «pacifier» chez eux pour leur apprendre les bienfaits de la civilisation occidentale (cf. pt 1 ci-dessus). On attire notamment l'attention sur le fait qu'il faudra que les GI's adaptent leurs techniques de combat à la

guérilla de campagne (batailles des légionnaires dans des forêts où leurs formations standard sont inopérantes) et les marines à la guérilla urbaine (répression par Aurélien du soulèvement de la ville de Rome). Ainsi, en filigrane de l'histoire romaine, on lit un mode d'emploi pour assurer la durée de l'hégémonie états-unienne sur le monde.



Les soldats de Germanicus enterrent ceux de Varus, dans **Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire**

Néanmoins, créditons cette série d'une appréciation relativement positive, puisque, partant de tranches d'histoire romaine choisies (rien avant l'invasion des Cimbres et des Teutons, rien sur Néron...), elle donne quelques notions sur la seconde moitié de l'histoire romaine; relevons surtout qu'elle présente largement des épisodes de l'histoire tardive de Rome, trop souvent méconnue du fait que les études de latin classique la passent sous silence (la médiocre littérature de cette époque ne méritant pas, aux yeux des profs de latin, d'être traduite en classe) et qu'elle a été largement mise de côté par le grand péplum, les films sur cette époque étant trop souvent d'aimables histoires à faible budget et petit spectacle.

Pour apporter un éclairage synoptique, je citerai quelques-unes des lignes passionnantes que mon ami Michel Éloy m'a envoyées à propos de cette série :

« Les barbares sont les barbares, et les Romains sont les Romains, du premier au dernier épisode. Pas moyen de se tromper, ils ne changent

pas de costume, fussent-ils Cimbres, esclaves révoltés, Gaulois de Vercingétorix, ou Daces de Décébale.

La précédente série BBC presque homonyme, avait eu le tact de suggérer par le costume que les Romains avaient évolué entre Tiberius Gracchus et Constantin - c'est-à-dire entre -100 et +400. Mais ce n'est pas le cas dans cette série qui, en réalité, fonctionne de la manière suivante :

- 1. le discours de quelques universitaires, le plus souvent d'obédience religieuse;*
- 2. une série de plans de bataille absolument interchangeables (je me suis permis de plaisanter : les cascadeurs avaient signé [et étaient payés] pour un film: mais ils en ont "tourné" treize);*
- 3. enfin des scènes anonymes, montrant les protagonistes (au plus grand mépris, d'ailleurs, de l'iconographie connue), jouant les sketches incontournables...*



Aurélien, général, puis empereur, dans **Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire**

Avant Constantin, les empereurs sont tous des pourris qui ne songent qu'à se faire mousser en s'offrant une petite guéguerre. Après, ce sont des héros qui défendent l'empire chrétien... Plus idiot que ça tu meurs.

Reste que c'est une synthèse intéressante, malgré son éclairage partial. Comme je suis assez bien "branché" question équipements et techniques de combat, j'ai été particulièrement attentif aux "laborieuses" explications des soi-disant doctes spécialistes. La pauvre explication au début de l'épisode STILICON, selon laquelle, dans l'incendie des champs de bataille, les Romains ne supportaient plus la chaleur, donc le métal de leur cuirasses, est d'une imbécillité consternante. Mais il n'en est pas moins vrai que, vers cette époque, les soldats "romains" (des mercenaires barbares) se sont allégés (de même que l'effectif d'une légion est passée de 5.000 à 1..000) et ont renoncé aux armures encombrantes. J'ai un peu l'impression de lire un de ces livres de cuisine anglais, traduit en français, et absolument inutilisable simplement parce que le traducteur n'a aucune idée de la conversion des mesures... »



L'empire s'appauvrit dans ses dernières décennies, dans **Rome : Grandeur et Décadence d'un Empire**

Nos lecteurs excuseront la qualité catastrophique des photos de cette rubrique : elle est due au flouté constant des images de cette série. Est-ce un écran de fumée pour masquer l'indigence de l'illustration ? Grandeur et décadence de la télévision...

Golgotha (1935)

Film contesté s'il en est, **Golgotha** (1935) de Julien Duvivier irritera beaucoup de spectateurs par son catholicisme, son littéralisme, son antisémitisme, sa « pieuserie ». Robert Le Vigan, qui y incarne « un Jésus tourmenté oscillant entre le grotesque et le



génial » (Claude Aziza) a du reste écrit à un des ses amis en parlant du réalisateur : « Durant le tournage, j'ai bien essayé de le dissuader de la convention dite Saint-Sulpice*, de le décider à ce qu'il présente un autre Jésus, contraire à l'image et non pommadé... révolutionnaire, hirsute, extatique... ».

Les prêtres juifs (ci-dessus) et crucifixion (ci-dessous) dans **Golgotha**



Inversement, on pourra admirer ce film noir-blanc pour sa volonté de mettre des personnages en situation : quand Jésus parle en public, on est à l'arrière de la foule, dont le brouhaha nous empêche de saisir la moitié de ses paroles; tout au long du film, on est dans les cris et le tumulte; Judas, Pilate, les grands prêtres, les disciples, tous oscillent entre les différentes impulsions de la vie, peur, intérêt, haine, appât du gain, volonté de sauver l'acquis, pressions et menaces politiques; les soldats parlent comme des soldats. On est au milieu des marchands, des moutons, des petites ruelles. Combien Hollywood est éloigné !

Nous avons aimé cette réécriture, malgré ses côtés horripilants.

** le film saint-sulpicien (nom venant sans doute de la «Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice») est un film chrétien avec un récit catholique bien pensant et des images pieuses à l'esthétique bien léchée, une Vierge Marie au visage serein et à la tunique d'un bleu «marial», un Christ au yeux azur et aux longs cheveux hippies... en quelque sorte une image d'Épinal du christianisme.*



Le «paléo-hobbit» Willow

Willow (1988)

Un scénario de George Lucas; une aimable préquelle du **Seigneur des Anneaux**, avec un peuple de «paléo-hobbits» cherchant à sauver un «enfant de la promesse» à la fois christique et mosaïque. Combats, amours, paysages somptueux, effets spéciaux futuristes pour l'époque aboutissent à un film fantastique des plus spectaculaire.



Somptueux paysage dans **Willow**

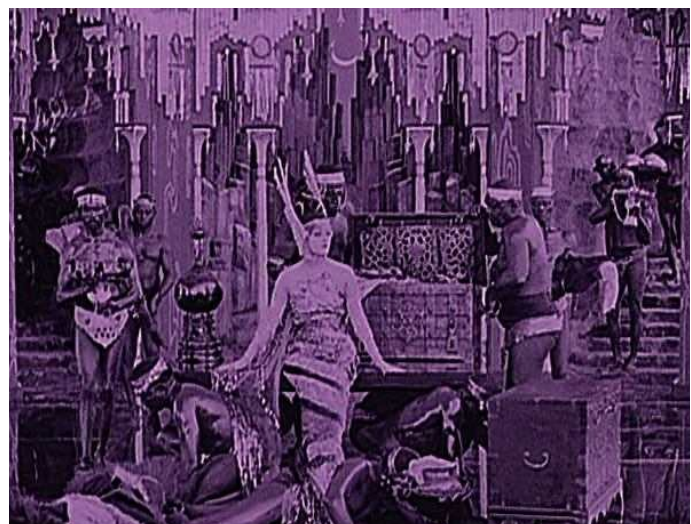
Cecil B. DeMille

Comme les films précédemment mentionnés, nous parlons non de films récemment produits, mais de films que nous venons d'acheter. Nous regroupons ci-dessous trois films qui ont une place un peu spéciale dans le péplum : en effet, entre 1915 et 1930 sont réalisés beaucoup de films qui mêlent des scènes de l'Antiquité et d'autres temps, souvent de l'époque contemporaine. Mais n'anticipons pas sur un sujet que nous nous réservons de traiter dans un futur dossier.

Avant de réaliser sa première version de son film **Les Dix Commandements**, qui est un exemple du procédé que nous mentionnions ci-dessus, Cecil B. DeMille s'essaie au péplum par de brèves séquences (deux à quatre minutes) qu'il insère dans des films contemporains.

Après La Pluie, le Beau Temps (1919) [*Don't change your Husband*]

Leila Porter ne supporte plus son mari James Denby. Un cousin, Schuyler Van Sutphen, lui fait une cour charmante (il lui raconte qu'il fera d'elle une princesse babylonienne ou une



belle nymphe mythologique), la pousse à divorcer et à l'épouser. Mais, dans le mariage, il devient à son tour insupportable, et Leila reviendra à son premier mari, qui s'est bien amendé entre temps.



La scène babylonienne (supra) et la scène bucolique (ici) d'**Après La Pluie, le Beau Temps**

L'Admirable Crichton (1919) [*Male and Female*]

William Crichton et Tweeny sont respectivement maître d'hôtel et servante dans une famille de la bonne société de Londres. Quand tout ce beau monde, au cours d'une croisière autour du monde, fait naufrage sur une île déserte, les rapports sociaux sont intervertis dans cette société qui survit en vase clos. Débrouillard comme pas deux, Crichton réussit à faire survivre dans une vie quasi-tribale la petite communauté, dont il devient le roi : il déclare son amour à l'une des riches héritières en lui faisant miroiter une vie d'impératrice romaine. Une fois les robinsons enfin sauvés, la hiérarchie sociale se rétablit, et Crichton comprend qu'il doit préférer épouser Tweeny et mener une vie simple.



La scène romaine de **L'Admirable Crichton**

Le Réquisitoire (1922) [*Manslaughter*]

Daniel J. O'Bannon est attorney général de son district. Il est amené à prononcer un réquisitoire contre la femme qu'il aime, Lydia Thorne, riche jouisseuse de la jeunesse dorée de sa ville, dont austère homme de loi dénonce les excès dignes de la décadence



de l'empire romain. Lydia, accusée de la mort d'un policier dans un accident routier, est condamnée à la prison, et Daniel, rongé de remords, sombre dans l'alcoolisme et la pauvreté. Il faudra que Lydia, enfin libérée, le sauve de sa déchéance.

Un chef barbare s'empare de Rome dans **Le Réquisitoire**



Mathayus dans le premier film **Le Roi Scorpion**

Le Roi Scorpion 2, Guerrier de Légende (2008)

Que voilà un fabuleux fourres-y-tout ! Dans cette «heroic fantasy», censée se passer vers 2000 avant J.C. à Nippur dans une société paléo-assyrienne, sous le règne d'Hammourabi (en fait roi de Babylone de -1792 à - 1750), on voit la jeunesse de l'Akkadien Mathayus, le futur roi Scorpion, qui devra affronter le sinistre Sargon (en fait roi d'Akkad de -2335 à - 2279), assassin du père du héros ainsi que du roi légitime. Au milieu d'un feu d'artifice d'effets spéciaux, confronté à la magie noire et à la puissance des dieux, Mathayus voudra rejoindre l'Égypte, en sera détourné par Aristophane de Naxos, poète grec inventé, qui ne jure que par les écrits d'Hérodote (-484 [?] à -425), affrontera et tuera le Minotaure dans le labyrinthe de Crète, s'adjoindra des Illyriens et un Chinois, descendra aux enfers, y affrontera la déesse phénicienne Astarté, lui volera l'épée de Damoclès (qui vécut sous Denys l'Ancien au IV^e avant J.C.) et, avec l'aide de sa jolie copine guerrière Layla, finit par vaincre l'usurpateur et assassin Sargon, sur le point de faire brûler par ses séides tous ses sujets dans un amphithéâtre.

Ouf ! N'en rajoutez plus ! Jamais on n'aurait cru que le bon droit allait triompher !

Malheureusement (car les histoires ne finissent pas toujours bien !), Mathayus n'épouse pas Layla, ils ne sont pas heureux et n'ont pas beaucoup d'enfants, car notre héros doit partir pour se rejoindre au début du premier **Le Roi Scorpion** (2002), qui se déroule postérieurement même s'il a été diffusé antérieurement. Vous suivez ?



Mathayus et ses amis dans le premier film **Le Roi Scorpion**

(Sur ce film, voir le site www.peplums.info/pepcour42a.htm#05).

La Création du Monde (1962)

La Création du Monde, que nous venons d'acquérir en DVD, est un immigrant dans l'empire-péplum. Mais, après tout, pourquoi pas ? On y range bien les films vétéro-testamentaires (sur l'Ancien Testament), dans lesquels tant **La Bible** (1966) de John Huston que



La Genèse (1994) d'Ermanno Olmi, qui nous montrent la création du monde à grand renfort d'effets spéciaux et d'images somptueuses. Alors, pourquoi pas le poétique et humoristique dessin animé **La Création du Monde** que nous conte Edouard Hofman d'après les merveilleuses caricatures de Jean Effel (achetez-les en livres de poche, ça vaut la peine) : c'était bien le tour d'Effel d'entrer enfin dans notre péplathèque. Quelle grâce ! quelle poésie ! quel émerveillement ! un bain de jouvence d'une fraîcheur inimitable et baigné dans des quatrains d'une merveilleuse naïveté ! Un cinq étoiles ! (Du reste, Dieu, un poétique et débonnaire vieillard, constamment saboté par un bon méchant diable et ses diabolins à queues rouges, crée les astres célestes dans notre film :

heureusement, sinon, comment pourrions-nous rêver par les belles nuits d'été ?). Un petit bain de jouvence qui a bien mérité les récompenses que le film a reçues en son temps :



- la Gondole d'Argent à la Biennale de Venise;
- le Prix Spécial du Jury pour le Sujet à la Biennale de Venise;
- le Premier Prix au Festival Mondial de Vienne;
- la Médaille d'Or au Festival Mondial de Vienne.

Parmi les centaines de quatrains qu'on y entend, tous des petits bijoux ciselés avec art, citons au hasard :

(Alors que Dieu vient de créer l'arc-en-ciel :))

« Dieu contemple ces couleurs
Où triomphe l'espérance
La lumière éclate en fleurs
Ciel et terre se fiancent. »



(Alors que Dieu vient de créer Adam :))

« Il est maître de la terre
Il est seul et joveuneau

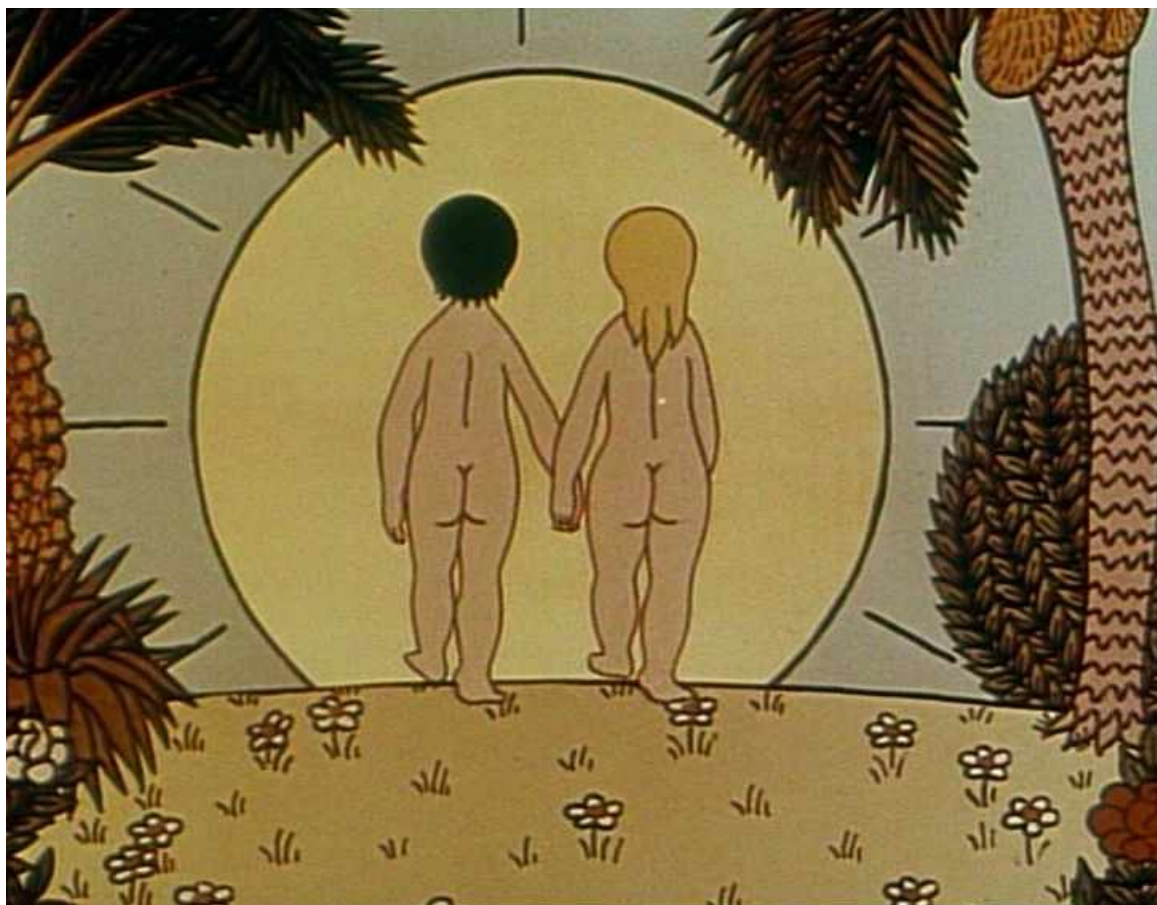
Dieu l'en a fait légataire
C'est le Maître de la Terre

Mais on oublia Cythère
Dans les fiefs du roi puceau
Il est maître de la terre
Il est seul et jouvenceau. »

(Alors, Dieu lui crée Ève... pour qu'il ne soit plus seul ni puceau)

Bien sûr, c'est une audace inouïe que de montrer Dieu à l'écran (sauf erreur, dans notre péplathèque, il n'apparaît ailleurs que dans le merveilleux **Les Verts Pâturages** [**The Green Pastures**]). Néanmoins, les austères censeurs avaient déjà pu déverser leurs atrabilaires aigreurs sur des œuvres d'art autrement plus marquantes : nul d'entre vous n'ignore que, « lorsque Michel-Ange peint la Création dans la chapelle Sixtine, ce qui crée un choc, ce n'est pas qu'il ose quelques audacieuses nudités, mais qu'il donne au Père une forme humaine. » (Jean-Luc Douin, **Jésus Superstar, Certains préfèrent l'invisible**, in **CinémAction 49**, 1988, p. 34).

C'est sans aucune retenue que nous vous conseillons ce petit bijou plein de grâce : **La Création du Monde**.



Agora

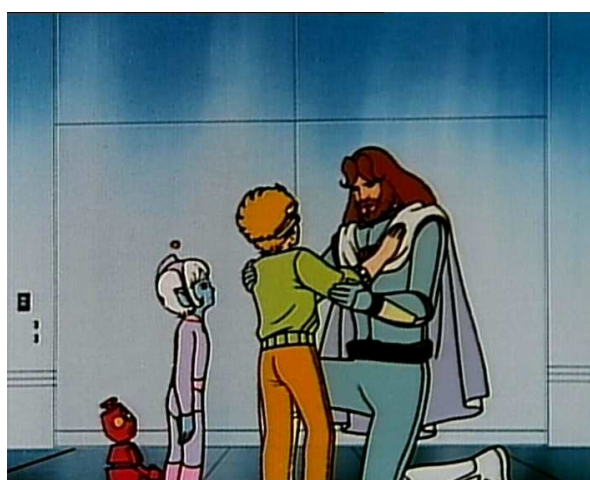


*Rachel Weisz qui joue le rôle d'Hypatie dans **Agora** (www.dvdrama.com/news2.php?id=30548&page=2)*

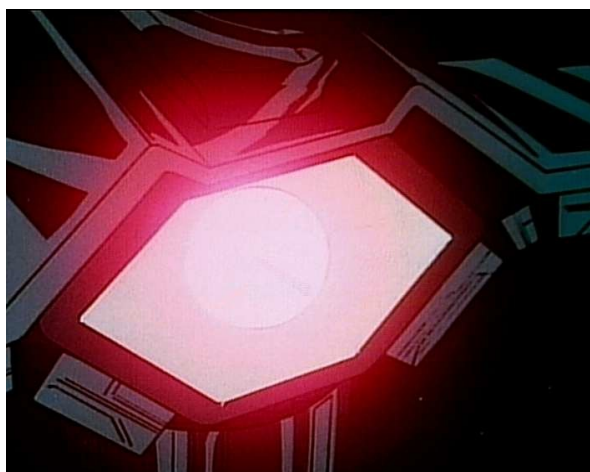
Ce péplum à sujet hellénistico-romain, annoncé dans notre dernier numéro, devrait sortir en salle le 18 décembre 2009 aux États-Unis (et en Europe quand ?).

L'Odyssée

Nous frémissons à la perspective du prochain film «antique» avec Brad Pitt : de la jupette d'Achille dans **Troie**, il va passer à la tunique d'Ulysse dans **L'Odyssée**, une épopée de science-fiction avec navettes spatiales dirigée par George Miller. «Il sera de toute façon intéressant de voir comment Scylla et Charybde seront gérées, ou encore les sirènes et tutti quanti.» (www.actualite.com/actualite/5304-Brad-Pitt-Odysee-cinema-futuriste.htm). Homère va se retourner dans sa tombe et les hellénistes avertis pousser de hauts cris. À juste titre ?



C'est un retour dans le futur qui évoque en film la mythique série manga **Ulysse 31** (1981), dans laquelle le héros grec regagne Ithaque dans un voyage interstellaire de dix ans et vingt-six épisodes, accompagné de son fils Télémaque, de la petite alienne bleue Thémis et du mini-robot Nono, à bord de la station intergalactique du XXXI^e siècle après J.C. «L'Odysséus». Mais une telle adaptation, qui semble admissible dans un art aussi particulier et futuriste que le manga, nous effraie pour un film.



Ulysse, Thémis, Télémaque et Nono (en haut); détail de la navette intersidérale et œil du cyclope (en bas) dans **Ulysse 31**

Retour de l'«heroic fantasy»

Les musculeux héros auxquels les décennies ont apporté quelques rides vont faire, semble-t-il, un tonitruant retour sur nos écrans.

Ainsi en est-il de Thor, le célèbre personnage de BD : fils d'Odin, il se matérialise tantôt en héros préhistorique, tantôt dans le contemporain Dr Donald Blake. Cette incarnation terrestre en fait tantôt un humain luttant contre les méchants, tantôt un enfant divin qui affronte en Asgard (monde des dieux nordiques) des créatures issues de diverses mythologies.

Le cinéma l'avait déjà montré en 1983 dans le plaisant **Thor le Guerrier** d'Antony Richmond, où on le voyait en un héros protohistorique .

La nouvelle version cinématographique a été confiée au très shakespearien Kenneth Brannagh, avec Kevin McKidd (Lucius Vorenus dans la série télévisée **Rome**) dans le rôle titre. Sortie prévue en juin ou juillet 2010.

Néanmoins, comme pour **l'Odysée** ci-dessus mentionnée, nous craignons de ressentir une profonde déception : « Le scénario est finalement prévu pour se passer dans le monde moderne mais non pas à l'époque des Dieux Nordiques. Cependant, ce sera plutôt le genre de film où le super héros vit à notre époque mais doit interagir avec l'ancien temps pour pouvoir survivre. » (www.actucine.com/news-films/kevin-mckidd-encore-en-pleine-negociation-pour-jouer-thor-8155.html)



Scène de **Conan le Barbare**

Quant à Conan, cela fait longtemps qu'on parle d'en faire un troisième épisode après ceux où Arnold Schwarzenegger a campé le puissant héros : **Conan le Barbare** de John Milius (1981) et **Conan le Destructeur** de Richard Fleischer (1984).



D'innombrables rumeurs courent à propos de ce nouveau volet : il semble notamment acquis que la réalisation sera confiée à Brett Ratner, qui fait l'unanimité des internautes (mais contre lui !). Aux dernières nouvelles, l'histoire débutera sur le champ de bataille où Conan est né dans le continent

d'Hyboria et racontera la jeunesse du héros. C'est du reste actuellement une mode de narrer dans des films spécifiques les premières années des personnages de péplum : Hercule, Mathayus (le Roi Scorpion), Alexandre le Grand, Cléopâtre...



Deux scènes de **Conan le Destructeur**

Ce troisième épisode, prétend-on, pourrait ouvrir la voie à plusieurs films. Qu'est-ce à dire ?



Cléopâtre... encore et toujours !

Trouvé dans le magazine Télé Star (numéro 130) : « Cléopâtatra : Steven Soderbergh a eu l'idée très étrange de se frotter au classique de Mankiewicz en réinventant Cléopâtre – sa vie, son Nil, son nez – en comédie musicale 3D. Pourquoi ? On ne sait. Pour l'heure, il serait question de Catherine Zeta-Jones en reine d'Égypte et Hugh Jackman en Marc-Antoine. Bon, ce n'est pas Liz Taylor et Richard Burton, mais on pourrait s'y faire ».



Cléopâtre/Liz Taylor prépare la bataille d'Actium (supra), puis est étendue sur son lit de mort (ici)

La pulpeuse Galloise avait joué il y a vingt ans la Shéhérazade des **Mille et une Nuits**, pourquoi pas maintenant la belle reine d'Égypte (avec cette réserve que l'apparence de la belle Catherine a pu, pudiquement dit, se modifier avec les décennies).



Quant au spectacle musical scénique **Cléopâtre, la Dernière Reine d'Égypte**, qui commence fin janvier à Paris et dont nous avons déjà abondamment parlé dans ces colonnes, il va avoir un succès pharaonique : au point que, quand, l'année passée, nous avons voulu nous acheter deux billets pour la représentation du 3 août 2009 dans l'immense Arena de Genève, presque toutes les places étaient déjà vendues ! Comme argument de marketing, quoi de mieux que la fascinante amante de Jules César et de Marc-Antoine ?



Par anticipation, signalons que le dossier de notre numéro d'avril 2009 abordera les raisons des succès et insuccès des péplums et que, inévitablement, nous serons amené à parler de la belle Cléo.



Quatre photos du spectacle **Cléopâtre, la Dernière Reine d'Égypte**

Réponses du «novem-péplum» [page 5] (commençant par la lettre «O») :

1. Orphée -- 2. Odyssée -- 3. Ötzi -- 4. Octave -- 5. Or -- 6. Olympie
- 7. Œdipe -- 8. Oracle -- 9. Octavie.

Claude Aubert

claudeb@bluewin.ch

/ tél. 0[041]79 230 88 66)

Les images sans référence de source ont été capturées sur des DVD par le rédacteur de ce journal.

